

Fiction

Jean-Paul Beaumier, Gaétan Bélanger, Patrick Bergeron, Michèle Bernard,
Pierrette Boivin, Valérie Forgues, Yves Laberge, David Laporte, Julie Pelletier
et Lucille Ryckebusch

Numéro 152, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89050ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaumier, J.-P., Bélanger, G., Bergeron, P., Bernard, M., Boivin, P., Forgues, V.,
Laberge, Y., Laporte, D., Pelletier, J. & Ryckebusch, L. (2018). Compte rendu de
[Fiction]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (152), 42–48.

Dominique Fortier

LES VILLES DE PAPIER

Alto, Québec, 2018, 187 p. ; 22,95 \$

La délicatesse de la couverture, une reproduction d'une fleur de l'*Herbarium* d'Emily Dickinson conservé à l'Université Harvard, annonce bien la fine dentelle qui qualifie l'écriture de cette vraie et fausse biographie de la mythique poétesse du XIX^e siècle.



Dans *Les villes de papier*, Dominique Fortier explore les mondes qu'elle a elle-même déjà habités et habite encore, comme ceux qui ont vu grandir puis mourir « la dame en blanc ». Si l'auteure a séjourné autant à Montréal, Ottawa et Boston qu'à Scarborough ou Cape Elizabeth – avec « sa plage de sable si blanc qu'il en semblait presque lunaire » –, Emily Dickinson, quant à elle, n'a guère bougé d'Amherst, son lieu de naissance dans le

Massachusetts. À travers ces deux récits en parallèle perce le vibrant contraste entre les écrivaines, que l'habileté de l'auteure Fortier met encore plus en lumière. « Emily des champs n'est jamais allée à la mer. Cette étendue mouvante et bleue l'effraie. »

Le monde de la célibataire américaine (1830-1886) est fait de fleurs et de livres, de solitude aussi. « Comme ses plantes, elle aussi a passé l'hiver entre les pages d'un livre. » Elle était très jeune quand sa famille bourgeoise l'avait initiée au plaisir de la cueillette des fleurs et à l'étonnement de leur conservation temporaire dans un volume de l'encyclopédie *Britannica*. « 'Après quelques mois, les pages auront absorbé l'humidité de la plante, et vous pourrez la coller dans votre herbier'. Emily s'émerveille en silence de cela : les livres s'abreuvent à l'eau des fleurs. »

Le monde d'Emily réside dans les livres, soutient Dominique Fortier. « Chaque livre en contient cent. Ce sont des portes qui s'ouvrent et ne se referment jamais. Emily vit au milieu de cent mille courants d'air. Toujours il lui faut une petite laine. » La poétesse sera pourtant heureuse dans la vie d'ermite effacé qu'elle se sera choisie. « Elle a besoin de si peu de choses qu'elle pourrait aussi bien être morte – ou n'avoir jamais existé. [...] Elle n'est pas cachée, elle n'est pas recluse. Elle est au cœur des choses, au plus profond d'elle-même, recueillie. »

Dominique Fortier est une chercheuse consciencieuse et une romancière adroite ; elle sait enrichir ce qu'elle a déjà recueilli comme informations sur son personnage, considéré un des

plus importants écrivains de son époque. L'auteure québécoise partage sa réflexion et son émotion. « Les rayons d'or déferlent en coulées de miel par la fenêtre. La lumière d'après-midi est si épaisse qu'Emily a l'impression d'être une abeille prise dans de l'ambre. »

Les villes de papier est le sixième livre de Fortier, dont le premier roman, *Du bon usage des étoiles*, a reçu le prix Gens de mer du festival Étonnants Voyageurs en 2008 et le quatrième, *Au péril de la mer*, le Prix du Gouverneur général en 2016.

Michèle Bernard

Elkahna Talbi

MOI, FIGUIER SOUS LA NEIGE

Mémoire d'encrier, Montréal, 2018, 82 p. ; 17 \$

Elle embrasse la scène slam du Québec depuis plus de dix ans. Aujourd'hui, Queen Ka cède la voix à Elkahna Talbi, dépose ses mots entre les pages d'un très beau livre et nomme le lieu qui l'habite.

Si le thème était déjà présent dans ses performances, elle s'y abandonne à présent de façon plus intime, avec une vulnérabilité palpable. Le livre s'amorce sur un nécessaire acte de survie : protéger son prénom des déformations langagières. Garder la tête haute et fière. On traverse les textes avec au cœur une sensation d'écartèlement.

« [I]ci on joue à faire comme là-bas / des mises en scène de salon tunisien. » Née à Montréal de parents tunisiens, la narratrice a les repères multiples. Au départ, les yeux sont ceux d'une enfant en vacances en Tunisie qui prend conscience des différences entre les deux pays. Elle fait alterner les tableaux de Montréal et de Tunis. On glisse d'une ville à l'autre, d'un point de vue à l'autre. Les souvenirs



et les impressions se font écho, s'opposent parfois. L'appartenance apparaît fluide, forte, toujours en mouvement.

La poète revisite les lieux fréquentés par sa famille et sa communauté : centres multiculturels, centres d'achats. On se retrouve dans un club vidéo un 24 décembre. Dans l'un des plus beaux poèmes du livre, l'auteure montre toute la fascination de la jeune fille pour le rituel religieux de sa grand-mère. Tandis que défilent les gestes, qu'ils se répètent, on ressent amour, tendresse et effroi devant le mystère qui se joue devant elle.

Certains poèmes se situent précisément à la lisière du lieu intérieur qu'habite la poète, dans sa double identité, si bien

qu'on ne sait plus si on est en Tunisie ou au Québec. Les racines se mélangent, s'entrecroisent. Cela est particulièrement illustré dans un poème qui fait la description du garage familial : denrées alimentaires et objets de tous les jours provenant des deux cultures en montrent la cohabitation, la cohérence tout comme l'étrangeté. La juxtaposition des scènes du quotidien montréalais et du quotidien tunisien évoque la vastitude de l'appartenance, l'amour de la poète pour ses deux terres, mais aussi la difficulté d'en être. Et l'on progresse, le regard se meut, change, on passe du point de vue de l'enfant à celui d'une adolescente et, enfin, à celui d'une femme adulte. Plus le regard devient lucide, plus le poids du double héritage est beau, mais difficile à porter. L'auteure s'y attache, dans son désir de nouer contact avec ceux qui parlent tunisien, pour se heurter à une conclusion qui fait mal : « [J]'aurais voulu être pleine d'une vie / que je ne connais pas ».

Si par moments on assiste à la remise en question, voire à l'abandon de certaines traditions, à la perte de la foi comme perte de repères, il se dégage du livre une impression de quête, d'amour, d'affirmation, un grand désir de s'appartenir. Et c'est un peu comme si le voyage ne faisait que commencer : « [J]e cherche l'émerveillement / des commencements / je cherche encore / tellement / une maison ».

Valérie Forgues

Miléna Babin

L'ÉTRANGE ODEUR DU SAFRAN

XYZ, Montréal, 2018, 208 p. ; 21,95 \$

Nil a quitté son pays natal au fond d'une cale de bateau en partance pour Québec. La voici errant en plein cœur de l'été 1988, au volant d'un modèle Ford F100 volé, troublant insolemment le silence de plomb de la campagne bas-laurentienne.

Flanquée de sa renarde alter ego, comme elle maligne et mal léchée, domestiquée mais pas trop, elle maraude et barbotte tout ce qu'elle trouve, conjuguant l'économie de survie à un savant art de la débrouille. Puis l'anti-héroïne de ce second roman de Miléna Babin, ni belle ni sympathique par ailleurs, échouera au Gueuleton, coquet restaurant tenu par Jacob, qui joindra sa voix à la narration autrement assurée par la femme et une instance omnisciente.

Jouant habilement avec les retours en arrière, éclairant à rebours les motivations de ses personnages dont elle sait retarder le dévoilement afin de maintenir bien vif l'intérêt du lecteur, l'auteure louvoie entre les histoires multiples et leur temporalité respective. Séropositif, Jacob complotte pour dérober la production d'une safranière et ainsi pouvoir se procurer l'AZT, traitement rarissime au coût prohibitif, le seul offert à l'époque contre le VIH. Nil, de son côté, énigme quasi totale, pratique la fuite en avant. Yoav, son frère psychopathe et principale raison de son échappée, se lance à ses



trousses, tandis que l'oncle John tente de refaire sa vie dans le coin du Bic.

À l'autre bout de la planète, satisfaite des avantages d'un tout nouveau puits, une famille indienne cultive elle aussi le safran ; nouvellement nubile, Alaka a honte de ses règles et les dissimule du mieux qu'elle peut quand elle se rend aux champs ; son frère Amar, lui, goûte pour la première fois à la précieuse épice à propos de laquelle il livre un verdict éclairant : c'est bel et bien le sang que lui rappelle le goût ferrugineux des stigmates. Le safran et le sang sont en fait les fils rouges qui tiennent entre elles les nombreuses destinées inscrites dans *L'étrange odeur du safran*. Ils sont à la fois les ingrédients et le liant d'une préparation aux parfums d'exotisme, de drames intimes et de quêtes d'un meilleur jour. Ces trames et d'autres encore s'entremêleront, tandis que le point central du récit demeure la relation entre Nil et Jacob, association étrange, pur fruit du hasard qu'un chalet reculé dans les bois et quelques semaines d'une embarrassante promiscuité feront mûrir rapidement.

David Laporte

Catherine Voyer-Léger

PRENDRE CORPS

La Peuplade, Chicoutimi, 2018, 272 p. ; 23,95 \$

Catherine Voyer-Léger pose un regard sensible sur le corps et offre une expérience de lecture singulière dans laquelle se côtoient tendresse, humour, mais aussi solitude et douleur.

Il n'y a pas de numéros de pages, pas d'ordre à première vue dans ce livre composé de microrécits qui explorent le corps. Chaque fragment a pour titre une partie, une sensation ou un phénomène physique. On fait notre chemin à travers cette collection de migraine, colère, cicatrice ; front, largeur, plaie ; épaules, lèvres, dos, ventre, dents. Certaines parties reviennent, se multiplient, comme si on n'en avait jamais fait le tour. Toutes sont des portes d'entrée jusqu'à soi et autant d'angles sous lesquels aborder le thème.

Dans les pages de *Prendre corps* et ses interprétations teintées de mémoires, on oscille entre la haine et l'amour de soi. L'auteure a le talent d'écrire, toujours, en équilibre entre confiance et réflexion. La voix de Catherine Voyer-Léger est plus poétique que jamais quand elle trace les contours du rapport souvent conflictuel avec son corps. Je l'ai lue comme on déchiffre une carte, une radiographie du soi, une émouvante entreprise



d'appropriation ou de réappropriation de ce qui est beaucoup plus qu'une enveloppe.

Le livre impose un rythme très particulier. Les fragments amènent à l'introspection, à l'indulgence. Par moments, l'écriture apparaît extérieure, plus critique, un peu comme si l'auteure expérimentait froidement les choses. À d'autres moments, c'est l'inverse : ce qui est raconté va si loin dans le dévoilement qu'on a envie de

remercier Catherine Voyer-Léger pour tant de justesse.

Autour de l'inépuisable sujet du corps, l'auteure tisse une toile toute personnelle en s'adressant à l'autre, lui disant sa soif de liens. Ses questions se confrontent bien souvent à l'absence de réponse, et le désir puissant de creuser, en elle comme autour d'elle, semble inébranlable.

Les carnets de Catherine Voyer-Léger, *Détails et dédales* et *Désirs et désordres*, tous deux parus chez Hamac, alliaient déjà intime et intellect, réflexion et ressenti. À travers ces livres, on rencontrait une curiosité sans bornes, un besoin de comprendre, de fabriquer du sens ; une sensibilité à fleur de peau aussi. On retrouve tout ça dans *Prendre corps*, et la plume de celle qui a « choisi l'écriture parce que c'est la forme d'art qui permet le mieux de cacher le corps » s'y révèle encore plus vulnérable, plus fragile que dans les ouvrages précédents. C'est ce qui rend cette écriture si forte, si émouvante, et ce qui fait que la lire touche si profondément.

Valérie Forgues

Inès Bayard

LE MALHEUR DU BAS

Albin Michel, Paris, 2018, 267 p. ; 26,95 \$

Ce premier roman d'Inès Bayard, *Le malheur du bas*, expose la lente dépossession de soi d'une jeune femme, Marie, à travers une série d'agressions sexuelles qui l'amènent à perdre la raison, jusqu'à retourner la violence contre elle-même et sa famille.

C'est sur cette scène proleptique, celle de meurtres disséqués méthodiquement par l'entremise d'une narration externe, que s'ouvre le roman. Le mari gisant à terre, dans le sang et le vomi. L'enfant, dans son rehausseur, la tête enfouie dans les restes de son repas. Et Marie, « la seule à être restée droite autour de la table », dont on comprend qu'elle est l'instigatrice du drame. Mais gardons-nous d'émettre des jugements, nous dit la narration. La suite du roman servira donc à expliquer le drame.

Marie mène une vie bourgeoise dans le XI^e arrondissement de Paris, dans un grand appartement où elle reconduit avec bonheur les schémas familiaux traditionnels. Un mari avocat, un poste de conseillère en patrimoine financier dans une grande banque et un projet d'enfant viennent compléter le tableau. Marie maîtrise parfaitement sa vie. Un soir, alors que son vélo est vandalisé, le directeur de la banque lui offre de la reconduire chez elle. Avant de la laisser partir, il la viole sauvagement, par tous les orifices, sur le siège de sa Mercedes. Marie n'en parlera à personne, choisira d'étouffer sa colère au creux de sa chair, plutôt que de connaître la honte et l'humiliation d'une dénonciation, malgré l'enfant qui grandit dans son ventre, dont elle est persuadée qu'il est le fruit de son agression, qu'elle haïra comme elle haïra son mari, aveugle à sa détresse, qui utilise son corps comme un objet sexuel.

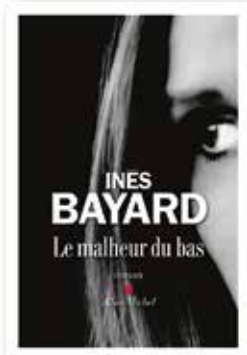
Le viol est décrit dans les moindres détails, avec des mots crus, jusqu'à la nausée et l'écoeurement, comme les viols rejoués dans le cadre conjugal. Les figures du directeur et du mari se mêlent si intimement qu'il n'est plus possible pour Marie de les distinguer. Il s'agit de la même bête sadique incapable de refréner ses pulsions. Même le sexe de son fils la dégoûte. Tel est le malheur du bas, n'être « qu'un trou. Un immense vide de chair molle. Un désert coupable et humide au centre duquel l'homme, tel Dieu, perce sa voie ».

Ce qui dérange dans le roman d'Inès Bayard, ce n'est pas la représentation du viol, mais le discours que cette représentation soutient, les clichés qu'elle reconduit, malgré le scandale de l'agression, en essentialisant les rôles sociaux et en naturalisant les rapports de domination. Les hommes ont des besoins sexuels qu'ils ne peuvent refréner et les femmes sont fragiles, innocentes. Érotisme et prédation vont de pair, et le viol s'avance comme une fatalité entre les sexes, dont on ne parvient à s'extraire qu'en

retournant la violence contre soi, en faisant d'autres victimes.

L'écriture tranchante d'Inès Bayard montre le viol sans détour et pénètre à l'intérieur du corps, dans la chair, pour en exposer les souffrances. Si l'agression n'est pas banalisée, elle se présente néanmoins comme un châtement bien mérité, une sorte de prix à payer pour la vie confortable que Marie a menée jusque-là. Ni la culture du viol, ni les rapports d'emprise au sein de la relation conjugale ne sont pris en considération. Le viol est traité hors de sa dimension sociale, pérennisant dans l'imaginaire l'impunité de l'agresseur.

Lucille Ryckebusch



Chantal Thomas

SOUVENIRS DE LA MARÉE BASSE

Seuil, Paris, 2017, 212 p. ; 29,95 \$

« [...] j'ai envie d'être déjà rentrée, déjà prise par une musique d'écriture, continuant de contempler le rideau de pluie et, à travers lui, bien au-delà, ma mère en train de nager, seule, inaccessible... »



Romancière, essayiste, Chantal Thomas a d'abord poursuivi une carrière universitaire avant que son roman *Les adieux à la reine* ne la révèle au grand public en 2002, année où elle s'est vu attribuer le prix Femina, dont elle est aujourd'hui membre du jury. Spécialiste du XVIII^e siècle français, notamment par ses ouvrages consacrés à Sade, à Casanova et à Marie-Antoinette, Chantal Thomas n'en poursuit pas

moins une œuvre éminemment personnelle, voire intime, ce dont témoigne *Souvenirs de la marée basse*.

Le récit – dénomination qui me semble dans le cas présent plus appropriée que celle de roman apparaissant en page couverture, non seulement parce que la narratrice et l'auteure se confondent, mais par la forme qu'emprunte la narration – est porté par deux pôles, l'eau et la mémoire, l'un se reflétant, prolongeant l'autre au rythme des images qui rejaillissent à chaque plongée dans les souvenirs tantôt ancrés dans le bassin d'Arcachon, lieu béni de l'enfance, tantôt issus des autres rivages, ceux de l'âge adulte, New York, Paris, Menton, qui permettront à Chantal Thomas, ici personnage du récit de sa propre enfance, et à sa mère d'échanger des cartes postales qui viendront, une à une, dessiner les contours d'une relation mère-fille jusque-là demeurée inachevée et inhabituelle. Comme était inhabituelle pour une femme née au début du siècle dernier de vouer une telle passion à l'eau, à la nage, de consacrer l'essentiel de ses journées à cette activité libératrice, non dans des piscines chauffées et surpeuplées, mais le plus souvent seule, à la mer, comme la nageuse olympique qu'elle eût pu devenir si l'idée même de compétition avec autre que soi n'était venue pervertir ce désir. Sa vie durant, Jackie, la mère de Chantal Thomas, n'accepta d'autre contrainte que celle que lui imposait le vent lorsqu'il l'obligeait à demeurer sur la plage, la mer s'avérant alors trop démontée pour s'y risquer. La vie familiale, tout aussi marquée par l'absence de conformisme définissant les relations du couple que formaient Jackie et Armand, se déroulait au rythme des saisons entre Ville d'été et Ville d'hiver, entre la liberté pleine et entière que procurait

l'été et le long confinement des mois d'hiver où Jackie se voyait refuser l'accès à la mer.

« Je suis née d'impulsions sportives et de la convoitise de corps parfaits, écrit Chantal Thomas. Je suis née de parents qui s'étaient rencontrés à quinze ans et que la séparation de la guerre n'a pas fait mûrir à la même vitesse. » À la lecture de *Souvenirs de la marée basse*, le lecteur a parfois l'impression d'être en présence d'une enfant née de parents qui n'avaient pas quitté leur propre enfance, qui n'avaient pas vieilli. Ainsi, à sa fille qui lui demande un jour de jouer avec elle, sa mère lui répond : « Tu sais, je n'aime pas jouer avec les autres enfants ». Et cela est dit avec le plus grand naturel, du ton le plus gentil qui soit pour ne pas blesser l'autre enfant, sa fille.

Comme l'indique le titre, le récit se révèle avant tout être une plongée dans les souvenirs avant que ces derniers ne soient à leur tour emportés par les vagues successives de l'oubli. La métaphore est ici d'autant plus juste que Jackie sombrera petit à petit dans les sables mouvants de la maladie qui, comme les marées, dissout tous les remparts que l'on peut ériger pour garder nos souvenirs intacts. Si l'écriture en retrace les contours, cherche à en préserver l'essentiel, elle le fait en les transformant. À défaut de garder intacts nos souvenirs, les garder vivants est déjà une victoire sur l'oubli. C'est peut-être ce que cherche avant tout à nous transmettre Chantal Thomas dans ce récit émouvant.

Jean-Paul Beaumier

Claire Boulé

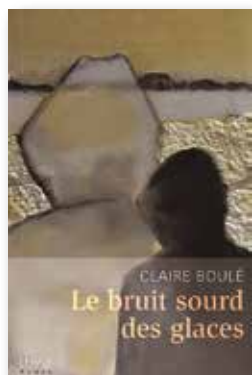
LE BRUIT SOURD DES GLACES

David, Ottawa, 2018, 366 p. ; 25,95 \$

Dans son premier roman – après de la poésie et des nouvelles primées –, Claire Boulé a choisi un ancrage fait de repères convenus : la crise d'Octobre, mais aussi le printemps érable.

Même l'époque du *Refus global* est brièvement évoquée au premier chapitre du *Bruit sourd des glaces*, un peu comme un prologue décentré : « Borduas lit la lettre qu'il vient de recevoir. Lui aussi envisage de partir ». Le roman débute par un drame irrésolu : un soir d'hiver, Monique constate qu'un passager au capuchon immense s'est jeté en bas du traversier reliant Lévis et Québec. Cet événement tragique auquel le titre fait allusion obsédera Monique à divers moments de sa vie.

Roman de l'américanité, voire de la canadienité (par sa touche de bilinguisme, introduite par le personnage du guitariste Allan) et du voyage, *Le bruit sourd des glaces* ressemble parfois à un *road movie*. L'atmosphère des années 1970 est restituée familièrement ; on pense parfois à un vieux film de Gilles Carle, de Jean-Guy Noël ou de Clément Perron en lisant ces pages empreintes de québécoisité et de recherche de soi. La nature, la musique d'Elvis Presley – qui venait alors de



mourir – et le blues de Robert Johnson, mais également la drogue dans toute sa banalisation, parfois même pour tromper son appétit, y sont présents. On revit rétrospectivement la bohème d'une jeunesse désœuvrée de la période post-hippie, l'atmosphère du Bar L'Élite, à Lévis, et les locations de chalets d'été près d'un lac dans les Laurentides. Le style de Claire Boulé se caractérise par un goût pour l'errance féminine (un

peu comme dans les films d'Antonioni) et une grande quantité de lieux évoqués : Trois-Rivières, Saint-Tite, La Tuque, Vancouver et Victoria, Québec et Montréal, ou encore Londres.

Roman hybride, *Le bruit sourd des glaces* intègre dans sa narration quelques pages extraites des carnets intimes de son amie Claudie ; c'est ce qui fait son originalité. On reprochera cependant l'accumulation de moments charnières comme cette évocation presque gratuite du felquisme ou même de la crise d'Oka, qui servent de balises artificielles à la trame de fond. À cause de leur surabondance, on les perçoit à la limite de la caricature et du lieu commun, comme si toute une génération de Québécois, par exemple, avait pris activement part au FLQ. Claire Boulé n'a pas besoin d'amplifier l'action et l'intrigue de son roman par le recours à l'histoire ; son écriture soignée devrait suffire pour intéresser son lecteur.

Yves Laberge

Heather O'Neill HÔTEL LONELY HEARTS

Trad. de l'anglais par Dominique Fortier
Alto, Québec, 2018, 536 p. ; 29,95 \$

Hôtel Lonely Hearts, de Heather O'Neill, confirme avec brio ce que *La vie rêvée des grille-pain*, son précédent livre, nous révélait : une auteure en parfaite maîtrise des techniques narratives au service d'une imagination fertile.

Exception faite de la longueur, qui incline aussitôt à classer *Hôtel Lonely Hearts* dans la catégorie roman, l'atmosphère, la couleur, voire la démesure qui se dégage de l'univers mis en scène rappellent l'univers propre au conte, au recueil de contes d'origine persane, la frontière entre le roman et le conte étant ici ténue. Il n'est d'ailleurs nullement fait mention de l'appellation roman en couverture de l'ouvrage, l'éditeur ayant sans doute jugé que le titre suffisait à lui seul à susciter l'intérêt du lecteur.

Hôtel Lonely Hearts n'est pas sans rappeler, par moments, l'univers de Paul Auster, non pour la mise en scène du réel dans le développement de l'histoire qui nous est racontée, mais par sa capacité même de le transformer sous nos yeux tout en le maintenant crédible. Les référents et les rebondissements sont multiples, apprêtés à la façon O'Neill. *Hôtel Lonely Hearts* met en scène deux personnages, Rose et Pierrot, tous deux orphelins dans un monde qui, à peine sorti du premier conflit mondial de l'ère moderne, voit déferler les années folles, aussitôt suivies de la Crise, de la Grande Dépression. Rose et Pierrot incarnent à eux deux tout à la fois le bien et le mal, la fragilité et la résilience, la naïveté et la ruse, le rêve et la dureté de l'existence. Comme chez Ducharme, le salut loge ici dans l'enfance perdue que l'on ne cesse de vouloir recréer à défaut de la retrouver. Le personnage de Rose s'impose d'emblée comme la figure dominante, celle par qui les événements adviennent et s'enchaînent. *Hôtel Lonely Hearts* s'ouvre sur le viol d'une jeune fille douce, la mère de Rose, abusée par un cousin qui fuit aussitôt son méfait accompli en France au moment de la Première Guerre mondiale afin d'échapper à sa cousine enceinte qui n'est âgée que de douze ans. Comme il était alors d'usage, la jeune fille sera placée à l'hôpital de la Miséricorde jusqu'à la naissance de l'enfant, qui sera à son tour confiée à un orphelinat soigneusement tenu par des religieuses chargées d'inculquer les bonnes mœurs aux enfants abandonnés en les rebaptisant aussitôt Chasteté, Salomé, Déplorable, pour mieux leur rappeler le statut de pécheresse de leur malheureuse mère. Ainsi voit le

jour Rose, dont on découvre très tôt le caractère imprévisible et indomptable.

La première partie se déroule dans cet orphelinat où Rose et Pierrot se côtoient et deviennent l'un pour l'autre un rempart contre les sévices qu'ils subissent jour après jour. Inséparables, jusqu'à ce que la cruauté qui règne en ces murs en décide autrement, Rose et Pierrot rêvent d'un monde meilleur. L'action se déplace par la suite dans le milieu des tripots et des maisons closes qui pullulaient à Montréal et à New York dans les années 1920.



Ces lieux de tous les interdits, Rose les conquerra avant de sombrer à son tour, à la suite de Pierrot, dans la désillusion. Abusés, puis séparés, Rose et Pierrot n'auront de cesse d'être à la recherche l'un de l'autre dans un monde qui n'en a que pour le pouvoir de l'argent et la soumission qu'il impose à ceux qui en sont démunis, jusqu'au moment où, enfin retrouvés, ils partent à la conquête de leur liberté à la tête d'un cirque qu'ils

nomment La Grande Fantasmagorie des flocons de neige. Leur histoire, on s'en doute, finira mal, sans pour autant empêcher la rédemption par le retour à l'enfance.

Soixante et onze courts chapitres, aux titres plus évocateurs les uns que les autres, composent *Hôtel Lonely Hearts* et nous entraînent dans cette fantasmagorie aux rebondissements incessants où la magie opère dès lors que l'on accepte la convention de départ : dans le monde de l'imaginaire, tout est plausible. Et le tout se décline sur fond d'érotisme troublant, comme le signale l'éditeur en quatrième de couverture, les images éclatent à chaque ligne comme autant de feux d'artifice dans une nuit sans fin.

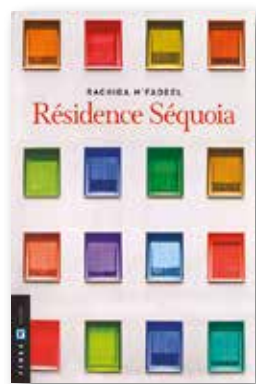
Jean-Paul Beaumier

Rachida M'Faddel
RÉSIDENCE SÉQUOIA

FRAGMENTS DE VIE

Fides, Montréal, 2018, 276 p. ; 29,95 \$

Des fragments de vie, voilà bien ce que raconte le roman *Résidence Séquoia*, du nom de la maison de retraite fictive où vit un microcosme de la société plurielle montréalaise. L'immigration, thème central des livres antérieurs de l'écrivaine à qui l'on doit notamment *Le mirage canadien*, revient en force dans ce roman choral.



La plupart des personnages sont venus d'ailleurs, enfants ou jeunes adultes, et ont refait leur vie à Montréal. Le récit de leur migration témoigne des bouleversements survenus au XX^e siècle et de phénomènes plus récents. Maintenant âgés, seuls ou dépossédés, ils disent s'être résignés à la maison de retraite après avoir subi une épreuve ; deuil, incendie, maladie d'Alzheimer. Ceux qui ont des enfants sont nostalgiques du traitement réservé aux aînés

dans leur pays natal.

Ils sont venus du sud de l'Italie pour sortir de la pauvreté, des favelas du Brésil pour trouver la liberté, loin de la promiscuité, de la Chine du temps de Mao trop dangereuse pour un scientifique reconnu, de l'Iran secoué par la révolution islamique. S'y retrouvent aussi Esther, la Polonaise juive dont on dit que le « corps était sorti vivant d'Auschwitz mais [que l']âme avait été passée au four crématoire » et la centenaire Marguerite Aoun, mère de six enfants, que les souvenirs ramènent toujours au Liban de sa jeunesse qu'elle sait « devenu un tombeau à ciel ouvert ». Récits touchants dans lesquels s'intercalent les

souffrances liées au machisme et à l'infériorisation des femmes, au rejet et à l'intimidation des homosexuels. La controverse autour du hidjab trouve aussi sa place avec l'Iranienne Shiraz. Parmi ces personnages, qui s'expriment dans un registre qui tient davantage de l'écrit que de l'oral, intervient ici et là un personnage caricatural, Paula, la « pure laine » dont la langue témoigne d'un déficit d'éducation. Envahissante, indiscreète, elle fouine, écoute aux portes et propage les nouvelles à tout venant.

Rachida M'Faddel a une belle plume. Le propos de son livre est sensible et touchant, quoiqu'un peu trop didactique par moments. Si le style est celui d'une écrivaine, la structure du roman, elle, montre des maladresses. Beaucoup de dialogues et de transitions servant à introduire l'histoire des personnages sont artificiels. Peut-être eût-il mieux valu de faire se succéder l'histoire de chacun en lui réservant un chapitre comme le suggère le sous-titre, *Fragments de vie*, car le récit de ce que comporte la vie en maison de retraite reste anecdotique et ne sert que de prétexte à la rencontre de personnages qui n'étaient pas destinés à se mêler dans la vie réelle.

Pierrette Boivin

Carol Rose Daniels
PEAU D'OURS

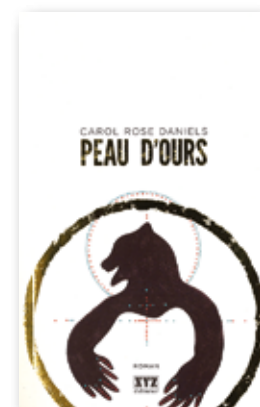
Trad. de l'anglais par Sophie Cardinal-Corriveau
XYZ, Montréal, 2018, 312 p. ; 27,95 \$

Une femme qui a subi le *Sixties Scoop* (rafle des années 1960) raconte son quotidien de reporter débutante pour une chaîne de télévision.

Retirée dès sa naissance des bras d'une mère prétendument inapte à s'occuper d'elle, comme l'ont été près de 20 000 jeunes victimes autochtones de cette même rafle entre 1960 et 1980, elle revient sur les difficultés d'intégrer un milieu massivement « blanc », ainsi que sur les conséquences de ce déracinement précoce.

D'inspiration biographique, *Peau d'ours*, de la journaliste et poète Carol Rose Daniels, alias Sandy Lynn dans ce premier roman, aborde également, dans une langue simple, claire, journalistique, ses malheurs amoureux, ses démêlés avec l'alcool et plusieurs enjeux liés au fait d'être à la fois femme et crie dans les années 1980-1990 au Canada.

Surtout, parmi ce programme dont plusieurs pistes narratives se scellent aussi rapidement qu'elles se présentent, souvent



au prix d'un effet d'éparpillement, c'est le récit d'une renaissance à la culture et à la spiritualité crie qui constitue le plus solide fil conducteur. Car bien que transplantée dans le terreau d'une famille ukrainienne aimante, Sandy n'en a pas moins, de sa jeunesse jusqu'à sa vie adulte, vécu cet héritage comme une malédiction la confinant à la haine de soi. Devenue une « pomme » au fil des ans, terme utilisé pour qualifier ces Amérindiens rouges à l'extérieur et blancs à l'intérieur, javellisés par la pression d'avoir à correspondre à la culture majoritaire, la journaliste, épaulée par son ami Kyle et le guide spirituel Joe Bush Sr, troquera sa pelure pour une peau d'ours, éminent symbole de sa reconversion.

Ce faisant, le parcours bien personnel de Sandy recoupe au passé plusieurs problématiques parlant au présent. La disparition de nombreuses prostituées autochtones à Saskatoon et le racisme endémique envers les minorités sont par exemple des sujets d'une indéniable actualité. Et ce racisme est très justement décrit dans son insidieux effet de balancier : le « Blanc » moque l'« Autochtone », qui ridiculise la « pomme », qui stigmatise en retour l'« Autochtone » dans cette ronde sans fin du mépris. Une stéréotypie sensible affleure de cette exclusion systémique. Mais le racisme, montre Carol Rose Daniels, est ainsi fait qu'il s'accommode mal des nuances : il tire sa matière profonde de la confrontation entre tous ces stéréotypes et amalgames ancrés dans les imaginaires collectifs.

David Laporte

Grace O'Connell

FOUDROYÉE

Trad. de l'anglais par Fanny Britt

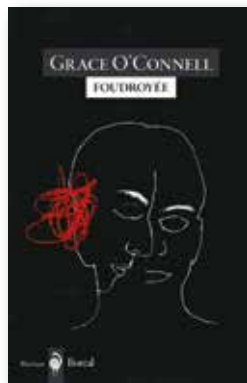
Boréal, Montréal, 2018, 386 p. ; 29,95 \$

On ne m'a jamais tiré dessus. Ainsi s'amorce *Foudroyée*, le deuxième roman de Grace O'Connell, qui vit et enseigne la littérature à l'Université de Toronto après avoir terminé une maîtrise en création littéraire à l'Université de Guelph. Début percutant donc, comme l'est la détonation d'une arme à feu.

Le roman met en scène cinq jeunes à l'aube de l'âge adulte, celui de faire des choix de vie, d'affronter le monde extérieur qui moud les illusions premières de l'enfance et de l'adolescence en déceptions au contact de la réalité. Raison suffisante pour ne pas vouloir quitter cet âge d'or et le cercle d'amis qui nous protègent. Pour l'heure Veda, le personnage principal du roman, Conrad, son frère avec qui elle partage secrets et complicité, Ted, le meilleur ami de ce dernier, ainsi qu'Al et Annie, de leurs vrais prénoms iraniens Altaf et Anwar, pour l'heure tous vivent encore dans l'insouciance, mais pointe à l'horizon une inquiétude naissante face à leur avenir, et l'espoir

qu'ils feront mieux que leurs parents, que leur amitié saura les préserver de toutes formes de compromission. Ils se retrouvent entre amis dans un chalet, boivent plus qu'il n'est

convenable, mais récupèrent encore rapidement de tous les excès. Chacun tente de trouver sa voie dans le monde adulte lorsque survient le choc, l'acte imprévisible qui, comme la foudre, s'abat sur eux. Veda quitte Vancouver, pour des raisons qu'il vaut mieux taire ici pour ne pas court-circuiter l'aspect rocambolesque du roman, et s'installe à New York, où elle s'est trouvé un travail comme audiologiste. Là, elle peut enfin se libérer de l'emprise de son frère qu'elle a jusqu'à ce jour protégé au-delà de tout ce



qu'on peut exiger d'une sœur, de surcroît sa cadette. Dans ce roman, comme dans *The Little White Bird*, où apparaît pour la première fois le personnage de Peter Pan, quitter l'enfance équivaut à affronter le monde et perdre ses illusions. Un monde où les parents sont absents, où les enfants doivent prendre soin d'eux et se protéger les uns les autres. C'est cette lourde responsabilité qui conduira Veda à quitter Vancouver pour aller vivre à New York, où elle espère se libérer de la charge et de l'emprise qu'exerce son frère sur elle. Mais, comme si nul ne pouvait échapper à son destin, comme si le désir même de s'envoler devenait impossible dès lors qu'on est adulte, Veda y fait un jour la rencontre de Peter Egon Juric, le double de son frère Conrad, qui monte à bord d'un autobus avec l'intention de tuer tous les gens qui s'y trouvent afin de les libérer de leur souffrance en leur faisant retrouver le chemin du pays imaginaire, ou ce qu'il imagine tel dans son esprit. À défaut de poussières d'étoiles pour les libérer, une charge de plomb fera l'affaire. Dès lors, tout vole en éclats, à l'intérieur de l'autobus où sont confinés des passagers terrorisés comme à l'extérieur où sont atterrés les passants et les amis de Veda. Une version sombre du personnage de Peter Pan, qui plane, peut-on dire, sur tout le roman, nous est ici proposée.

Le roman est construit en alternance. D'une part, la prise d'otages dans l'autobus et, d'autre part, ce qui se passe à l'extérieur, avant, pendant et après cet événement dramatique. Un huis clos opposé à la dispersion qui attend les protagonistes à l'aube de leur vie d'adulte. La construction du récit laisse par moments transparaître les structures de son échafaudage, mais l'atmosphère qui sourd de ce roman, tantôt ludique, tantôt dramatique, nous tient en haleine du début à la fin.

Jean-Paul Beaumier